Explication de texte

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, partie 1, chapitre 4 (p. 32-33, ed Folio) La première apparition de Julien

|  |  |
| --- | --- |
| 5  10  15  20  25  30  35  40  45 | En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor ; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèce de géants qui, armés de lourdes haches, équarrissaient les troncs de sapin, qu’ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n’entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le hangar ; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu’il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l’aperçût à cinq ou six pieds de haut, à cheval sur l’une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l’action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n’était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse : il ne savait pas lire lui-même.  Ce fut en vain qu’il appela Julien deux ou trois fois. L’attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l’empêcha d’entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l’arbre soumis à l’action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l’équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l’eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche comme il tombait.  -Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.  Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique, que pour la perte de son livre qu’il adorait.  -Descends, animal, que je te parle.  Le bruit de la machine empêcha encore Julien d’entendre cet ordre. Son père qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre les noix, et l’en frappa sur l’épaule. À peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu’il va me faire ! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre ; c’était celui de tous qu’il affectionnait le plus, *le Mémorial de Sainte-Hélène.*  Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C’était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l’expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n’en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l’idée à son père qu’il ne vivrait pas, ou qu’il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu. |

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, partie 1, chapitre 4, p. 32-33 (ed Folio)

......................................................................................................................................................

**INTRODUCTION:**

**présentation et situation du passage dans le roman :**

La première apparition du héros d'un roman est toujours un passage fort intéressant tant il est à la fois une présentation du personnage (un portrait physique et moral bien souvent) et un passage annonciateur de la destinée du héros. Dans *Le Rouge et le Noir,* le lecteur découvre pour la première fois Julien Sorel quand le maire de Verrières, M. de Rênal, cherche un précepteur pour ses enfants. Il s'adresse alors à Sorel père, gros paysan, propriétaire d'une scierie de bois, et lui offre la place pour son fils, qui, aux dires du curé de la ville, connaît parfaitement le latin. Dans une scène très vivante, à la fois visuelle (voire picturale) et auditive, le narrateur nous raconte comment son père recherche Julien dans la scierie et comment il le découvre, perché sur une poutre du toit en train de lire.

**lecture:**

**problématique:**

Toute la scène est construite de manière à souligner l'opposition voire l'antagonisme qui existe entre Julien et son milieu d'origine (à la fois les membres de sa famille et le lieu dans lequel il a grandi, la scierie). Comment le narrateur organise-t-il la première apparition de son héros de manière à suggérer combien il est un être d'exception parce qu'il se révèle d'emblée un personnage déclassé, aspirant à s'élever dans une société de la Restauration pourtant assez bouchée, et parce qu'il s'avère un personnage complexe et ambigu, né de la haine et du mépris et pris en tenaille entre mouvement d'ascension et de chute ?

**mouvements de l'extrait:**

Deux grands mouvements composent l'extrait: un passage à dominante narrative tout d'abord, puis, à partir de "il avait les joues pourpres", la description physique et morale de Julien. Le premier mouvement raconte tout d'abord la recherche par le père de Julien dans la scierie bruyante (du début à "à côté de la scie"), la découverte de son fils à une place qu'il n'aurait pas dû occuper et en train de faire une action qu'il n'aurait pas dû faire (de "il l'aperçut" jusqu'à "entendre la terrible voix de son père") puis la violence tant physique que verbale que le père utilise pour faire redescendre son fils (de "Enfin, malgré son âge" jusqu'à "*Mémorial de Saint-Hélène*".

**I. Une scène visuelle et auditive**

**1. A la recherche du fils perdu (du début à "à côté de la scie")**

Tout ce premier mouvement est raconté du point de vue du père Sorel comme en témoignent les verbes de vision: "vit, l'aperçut, chercha vainement". Ce qui caractérise également le début de notre extrait est le bruit assourdissant de l'usine, redoublé de la voix puissante de son propriétaire. Le père de Julien n'est caractérisé que "par sa voix de stentor". Peut-on voir un trait de l'ironie stendhalienne dans la proposition juxtaposée, qui suit la comparaison, ("personne ne répondit")? Certes le père a une voix hors du commun, mais elle est inutile (ce que le narrateur se plaira à répéter à plusieurs reprises dans notre extrait). Néanmoins, la comparaison, déjà lexicalisée dans l'Antiquité, nous fait entrer dans une famille dont la principale qualité est la démesure physique. C'est ainsi que les dignes fils du père sont des "espèces de géants", "armés de lourdes haches". Ils apparaissent comme des figures monstrueuses dont le narrateur se plait à souligner l'énormité et la force physique presque herculéenne: "géants, lourde hache", "hache" encore, "copeaux énormes". Leur activité, décrite précisément, (équarrir des troncs d'arbres), demande de la force. Les deux fils s'en sortent admirablement comme en témoignent l'adverbe "exactement" qui suit le verbe "suivre". Les deux fils (qui s'apparentent presque à des personnages de conte tant ils ne sont pas décrits ni même différenciés l'un de l'autre) apparaissent comme le prolongement parfait de leur père et de la scierie.

Si le narrateur mentionne les frères de Julien, c'est pour mieux faire ressortir, par opposition, combien Julien est différent de ceux-ci, combien il détonne dans son milieu d'origine, combien, dès sa première apparition, il n'est qu'un déclassé. La focalisation interne sur le père permet de souligner que Julien n'est pas "à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie". Voici une des premières choses (on sait déjà que c'est un bon latiniste) que le lecteur apprend de Julien et ce premier trait s'avère être une prolepse de sa destinée: Julien ne trouvera jamais sa place dans la société de la Restauration. Le narrateur connote le caractère libre du personnage de Julien qui ne se contentera jamais de la place que les autres lui auront assignée.

**2. Un personnage perché (de "il l'aperçut" jusqu'à "entendre la terrible voix de son père")**

La position dans laquelle se trouve Julien ("à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture") est symptomatique du personnage et de sa destinée dans le roman. Julien est un personnage de l'ascension; il n'est heureux qu'en hauteur (ce passage préfigure ceux de la grotte et du donjon, les escalades périlleuses de Julien sur les échelles pour rejoindre ses amantes, et même son apprentissage de l'équitation). De plus, il sera toujours dans la recherche d'élévation à la fois intellectuelle et sociale. La phrase suivante est elle aussi caractéristique du personnage car elle souligne parfaitement bien la liberté que prend le personnage avec ce qu'on veut lui imposer, avec ce qu'il devait faire "au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme" (n'oublions pas que nous suivons les pensées du père Sorel), "Julien lisait". La chute de la phrase constituée seulement du sujet et du verbe transitif utilisé de façon absolue (sans complément) ainsi que l'emploi de l'imparfait de l'indicatif nous indique que c'est une action habituelle pour le personnage. Le narrateur veut ainsi nous montrer le personnage dans une action qui n'est pas de sa classe sociale. La lecture, si elle horripile le père Sorel, c'est que c'est la manifestation de l'éducation qu'a reçue Julien, éducation qui, en plus de sa "taille mince", le distingue de sa famille. A la fois, de par sa position en hauteur et de par son activité favorite, Julien est d'emblée autre, se transporte ailleurs, refuse de participer au bruit ambiant de la scierie: il affirme ainsi sa liberté. Si le narrateur diffère la mention du titre du livre, c'est que, premièrement, il respecte la focalisation interne (le père Sorel ne sachant pas lire, il ne peut donc pas déchiffrer le titre), mais il crée ainsi une attente chez le lecteur pour mieux mettre en relief le titre quand celui-ci apparaîtra.

Le choix du narrateur de montrer Julien dans son univers familial, là où il a grandi, famille caractérisée par le bruit et la puissance physique, en accord avec le lieu où elle vit (la scierie), nous indique d'emblée que Julien est différent: il est en haut, au lieu d'être en bas, il ne travaille pas à la scierie, mais lit, ne participe pas au bruit ambiant mais accomplit une activité silencieuse et personnelle.

Au début du 2ème paragraphe de notre extrait, la voix du père, bien que "terrible", est impuissante à tirer Julien de sa lecture comme le souligne l'expression "en vain". Le narrateur cesse alors d'adopter le point de vue du père pour devenir un narrateur omniscient nous expliquant les raisons de la surdité de Julien: "L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père". Le substantif "attention" faisant écho à l'adverbe "attentivement" utilisé plus haut ("au lieu de suivre attentivement l'action de tout le mécanisme") témoigne une fois de plus du caractère libre du personnage de Julien. La cause de la surdité de Julien provient de la lecture: cette activité le transporte ailleurs, l'éloigne de sa famille. Dans tout le roman, la lecture associée à une mémoire prodigieuse sera, pour Julien, sa porte d'entrée des milieux sociaux plus élevés, la seule façon dont il se distinguera auprès de ses pères d'adoption que sont le curé de Verrières, l'abbé Pirard et le marquis de la Môle.

**3. La descente de Julien (de "Enfin, malgré son âge" jusqu'à "*Mémorial de Saint-Hélène*").**

Tout ce mouvement repose sur la volonté du père de faire redescendre Julien. Et comme sa voix ne suffira pas, il aura recours à la violence tant physique que verbale, témoignant ainsi de rapports père-fils agressifs.

L'adverbe "enfin" nous fait entrer dans le dernier mouvement du récit, celui où le père excédé de la surdité de son fils, se résout à employer sa force physique. Il rejoint Julien sur la poutre du toit et lui donne deux coups. Le narrateur souligne l'agilité du père et son efficacité ("malgré son âge, lestement"). La phrase ("un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre") composée de deux propositions juxtaposées par un point virgule est construite sur le même modèle comme pour souligner le redondance des coups et ainsi les mettre en relief. Nous avons un groupe nominal sujet dont le noyau est "coup", le verbe "fit" suivi d'un groupe verbal à l'infinitif qui donne le résultat du coup. Que "coup" soit sujet de la phrase (et non le père, auteur du coup) est une manière d'insister sur la violence et la soudaineté du coup et d'en suggérer la surprise que cela a dû être pour Julien qui a certainement ressenti le coup avant de comprendre qui en était l'auteur. Que le père s'attaque d'abord au livre, objet du conflit entre lui et son fils, objet de la liberté de Julien, manifestation trop évidente que son fils lui échappe, n'est pas anodin. Le livre apparaît comme l'objet associé à son fils, son attribut, tout comme les haches sont les attributs de ses fils bien-aimés.

Sous les coups de son père, Julien perd l'équilibre et manque de chuter. Peut-on lire dans cette chute avortée, soulignée par l'épanadiplose du verbe "tomber" dans la phrase suivante ("Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas...mais son père le retint de la main gauche, comme il tombait") la prolepse du destin de Julien, dont la tête finira par tomber? Julien oscillera toujours entre mouvements ascensionnels et risques de chute; ses places successives dans les différents milieux seront toujours en équilibre précaire et instable. La possibilité de la chute hantera toujours la destinée de Julien. De plus, on pourrait également rapprocher cette perte d'équilibre d'un épisode du chapitre précédent (p.27). Mme de Rênal, dont c'est la première apparition, craint pour son fils, monté sur un parapet. Elle refuse de crier de peur d'effrayer l'enfant et qu'il tombe. Ainsi, les deux héros apparaissent pour la première fois dans des situations presque similaires mais dont les différences sautent au yeux: Mme de Rênal en bonne mère ne hurle pas comme le père Sorel car elle craint que son fils ne tombe; le père Sorel, en père mal aimant voire haineux, hurle pour faire descendre le sien. Julien trouvera donc auprès de Mme de Rênal une mère de substitution qui craindra le péril d'une chute potentielle pour son amant.

La communication père-fils, à sens unique, est basée sur une relation autoritaire de l'un sur l'autre: le père aboie des ordres à son fils ("lis-les donc, descends"). Peut-on interpréter le visage ensanglanté de Julien ("Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant...") comme une prémonition de sa mort violente ? Le narrateur prend ensuite soin de nous expliquer pour quelle raison Julien "avait les larmes aux yeux". Cette précision nous informe déjà sur le caractère de Julien: peu lui chaut les coups de son père, la violence physique ne le contraint absolument pas; mais, qu'il ait perdu son livre, son attribut, son objet d'évasion, de liberté, la clé qui lui permettra de s'échapper de son milieu d'origine, cela lui importe.

La violence du père vis-à-vis de son fils ne cesse pas. Le champ lexical abonde dans le troisième paragraphe : "abattre, frappa, chassant rudement, poussa". Après avoir traité son fils d'"animal", voici que le père Sorel le prend pour une noix: tout se passe comme s'il voulait lui refuser son statut d'homme (en cherchant à le transformer en faune et flore). La rapidité et la brutalité de la descente de Julien sont connotées par l'ellipse entre la phrase: "...et l'en frappa l'épaule" et la suivante "à peine Julien fut-il à terre". Le personnage de Julien est aussi à lire comme un double de Stendhal, qui lui aussi a eu un père très autoritaire qu'il a voulu fuir assez vite et une mère morte dans sa petite enfance (notons qu'il n'est fait mention nulle part dans le roman de la mère de Julien).

Cependant, ce qui semble affecter le plus Julien n'est pas tant la brutalité du père que la perte de son livre dont le titre est enfin révélé. La fin du paragraphe est narré du point de vue de Julien qui regarde son livre et en déplore la perte. Le titre apparaît donc associé encore plus fortement à son personnage et clôt la partie narrative de notre extrait ce qui le met en valeur. Grâce à la mention d'un seul titre, Stendhal parvient à suggérer au lecteur l'adoration de Julien pour Napoléon, qui agira comme un modèle à copier, ainsi que ses idées politiques complètement contraires à celles des ultras.

**II. Un portrait physique et moral**

La description de Julien est assez courte, Stendhal n'étant pas amateur de longues descriptions exhaustives. Il choisit quelques détails propres à aiguiser l'imagination du lecteur et à dresser rapidement le portrait à la fois physique et moral de son héros. Stendhal craint sans doute la fonction dilatoire des descriptions propre à ralentir un récit dont le rythme est assez soutenu.

Il fait d'abord mention de la couleur des joues de Julien et de ses yeux. La couleur pourpre rappelle le rouge du sang. Les yeux baissés ne sont pas à analyser comme une attitude d'humiliation et d'assujettissement. Le narrateur nous a déjà mis en garde contre des interprétations hâtives du personnage de Julien. D'ailleurs la phrase suivante est là pour nous le rappeler: "C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers mais délicats , et un nez aquilin." Il faut s'arrêter sur "en apparence". La faiblesse physique de Julien, son côté très enfantin, voire féminin (Mme de Rênal le prendra pour une jeune paysanne lors de leur première rencontre) est en complète opposition avec le caractère déterminé de Julien. Dans la phrase suivante, le narrateur revient sur les yeux et nous en décrit le regard qui laisse passer les émotions de Julien, émotions extrêmement fortes ("feu, haine la plus féroce", "les moments de colère"). Au travers du portrait physique, se dessine également le portrait moral d'un personnage dont les sentiments premiers sont la colère et la haine (colère contre son père d'avoir perdu son livre, haine contre sa famille).

Il est remarquable que le narrateur insiste d'avantage sur les détails de la physionomie de Julien qui le mettent le moins en valeur: "traits irréguliers, petit front, air méchant, plantés fort bas ". A la fin du portrait, le narrateur adopte à nouveau une focalisation interne sur le père: "dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur, avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille." la mention de la pâleur de Julien reviendra très souvent dans le roman, de même que son air pensif. L'apparence physique de Julien sera toujours très importante pour lui (malgré lui) car bien souvent c'est grâce à elle ou à cause d'elle que Julien sera rejeté ou accepté.

Enfant et adolescent, au sein de sa famille, son apparence va le desservir. Julien est un personnage dont la naissance et l'enfance sont marquées par le seau de la mort ou d'un désir de disparition de la part de son père: "Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge pour sa famille". Le mot "charge" forme une antithèse avec le mot "légèreté" de la phrase précédente: et c'est la seconde qui est cause de la première. Le passage peut aussi se lire comme le combat de la lourdeur contre la légèreté (lourdeur des haches des frères contre la légèreté du livre de Julien "qui vole" dans le ruisseau ; lourdeur des frères de Julien contre la taille mince et svelte de Julien qui se hisse sur le toit et qui en tombe facilement). La famille de Julien ("Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père") fonctionne comme une anti-famille : méprisante, haineuse, mortifère. Julien doit s'en échapper pour vivre pleinement. Finalement, Julien ressemble si peu aux membres de sa famille qu'il pourrait presque être considéré comme n'y appartenant pas, comme étant un bâtard, le héros bâtard de Marthe Robert qui cherche à conquérir le monde (d'ailleurs, le marquis de la Môle cherchera à lui conférer une nouvelle identité et une nouvelle ascendance). C'est ainsi que l'on peut lire *Le Rouge et le Noir* comme la recherche de Julien d'une nouvelle famille: Mme de Rênal ferait office de mère, les rôles paternels seraient occupés successivement par Napoléon, le chirurgien, l'abbé Pirard et le marquis de la Môle. Enfin, notons également la récurrence des mots de la même famille que "haine" dans ce dernier paragraphe: "haine la plus féroce, il haïssait". Julien n'est pas né de l'amour mais de la haine. C'est ce sentiment qui l'a forgé et c'est ce sentiment qui, à plusieurs reprises dans la diégèse, poussera Julien à agir.

**CONCLUSION:**

Si Stendhal choisit de nous présenter Julien au travers essentiellement des yeux de son père, c'est pour mettre en évidence l'inadéquation qui existe entre Julien, sa famille et la scierie. Toutes les conditions sont réunies pour que le personnage quitte son milieu d'origine et le lieu dans lequel il a été éduqué, ou plutôt vécu tant bien que mal jusqu'à ses 18 ans: une famille qui le déteste et un travail de charpentier pour lequel il n'est pas fait. Julien est prêt pour partir à la conquête du monde, armé de son guide unique et chéri: *Les Mémoires de Saint-Hélène*, et sous le patronage de Napoléon.

**WIKIPEDIA:**

Le *Mémorial de Sainte-Hélène* est un récit écrit par Emmanuel de Las Cases dans lequel celui-ci a recueilli les mémoires de Napoléon Bonaparte au cours d'entretiens quasi-quotidiens avec l'Empereur, lors de son séjour à Sainte-Hélène.

Le mémorial de Sainte-Hélène pose les bases du bonapartisme. Pour Jean Tulard, le Mémorial devint le bréviaire du bonapartisme2. La publication en 1823 empêcha la dilution de la mouvance bonapartiste au sein de la nébuleuse libérale3. Cette contribution à l'élaboration du bonapartisme a été rendu possible par le fait que

Napoléon présente dans le Mémorial son œuvre historique à la lumière d'une réflexion politique associant plusieurs thèmes fondamentaux.

Avec le Mémorial, Napoléon reprit post mortem le contrôle de la doctrine bonapartiste qui lui avait échappé depuis 1815. Le Mémorial donne une assise historique forte au bonapartisme, et y intègre habilement et fortement les idées libérales et nationales. Cette intégration se fait sans dénaturer les fondements du bonapartisme tel qu'il s'est constitué dans les premières années de la Restauration et elle reste cohérente avec la pratique historique du gouvernement de Napoléon : légitimité populaire et dynastique, autorité, égalité devant la loi, hiérarchie, prééminence de l'exécutif gouvernemental sur les assemblées parlementaires, appel aux élites de toutes origines, lutte contre le royalisme et le jacobinisme. Les écrits du futur Napoléon III reprendront scrupuleusement le message politique du Mémorial.

-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------

**grammaire: faites toutes les remarques nécessaires sur "descends, animal, que je te parle"**

**problématique : quel est le statut de la proposition subordonnée introduite par "que"?**

**1. macrostructure**

Cette phrase est un discours rapporté directement. Il est précédé d'un tiret qui indique que le narrateur cite littéralement et fidèlement les propos de Sorel père. C'est un énoncé ancrée dans une situation d'énonciation donnée, et donc compréhensible seulement grâce au contexte: le père de Julien s'adresse à son fils.

La proposition principale est réduite à un seul mot "descends".

La proposition subordonnée introduite par "que n'est pas une subordonnée conjonctive, COD de "descendre". "Descendre" peut s'employer transitivement (ex descendre les escaliers, descendre quelqu'un) mais ce verbe n'admet pas une proposition complétive. Donc, ici, "descends" est employé de façon intransitive. Alors, quelle est la nature de la proposition subordonnée et la nature de "que"?

"que je te parle" pourrait être remplacée par "pour que je te parle". On a donc affaire à une proposition subordonnée à valeur finale. L'élision de la préposition ("pour" par exemple), premier terme de la locution conjonctive s'explique par le fait que la proposition finale suit un verbe à l'impératif.

**2. microstucture**

descends: verbe à l'impératif présent, 2e pers du sg, le père de Julien s'adresse à son fils. L'impératif est ici à la forme simple (impératif présent), c'est-à-dire qu'il engage l'avenir proche dans notre cas: le père veut que son fils descende dans un avenir immédiat (le procès se situe dans l'avenir). Ici, sa valeur est un ordre.

"animal": substantif utilisé métaphoriquement par le père de J pour désigner son fils et lui signifier tout son mépris. Ce mot serait mis au vocatif en latin. Les virgules indiquent que le nom commun est en incise, il pourrait être déplacé à n'importe quel endroit dans la phrase: au début ou à la fin. C'est un substantif en apostrophe qui se réfère au sujet non exprimé du verbe "descends". Il n'a pas de fonction syntaxique dans la phrase.

je: pronom pers sujet de "parle", renvoie au père de J, locuteur de la phrase.

te: pronom pers COI de "parle", se réfère à J, personne à laquelle le père s'adresse, l'interlocuteur.

ces deux pronoms ne prennent leur sens que dans l'acte de parole.

"parle" est au subjonctif, ce qui est attendu dans une proposition finale dont le procès n'est pas encore actualisé. Ici, l'action (parler) est présentée comme la résultante de la volonté du père, volonté qu'il impose à son fils.